



TEMPÊTE
THIERRY
SUR
BERLANDA
NOGALES

NL

Thierry Berlanda

**TEMPÊTE
SUR NOGALES**

ROMAN

numeriklivres.info

PREMIÈRE DONNE

ISBN numérique : 978-2-89717-967-0
ISBN papier : 978-2-89717-968-7

2e édition
Tous droits réservés
THIERRY BERLANDA
et Numeriklivres, Paris, France 2016

Photo de couverture : ©Paul Moore/Fotolia

Cette oeuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web ou les réseaux d'échange et de partage de fichier. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette oeuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

numeriklivres.info

1

Entre Tombstone et Nogales, c'est un coup de soleil de mille ans. Dôme de feu. Nœuds de poussière où l'air s'étrangle, paquets de rocs affilés par le vent et lézards en plein twist. Vous secouez le tableau dans tous les sens, ça ne change rien. Ici, n'importe quoi égale tout le reste. Vous pouvez rouler quatre-vingt-sept miles sans voir que sable et ciel. Sable un peu bleu, ciel un peu jaune.

Mile 88, vous vous arrêtez chez Jess, un snack en poussière des routes et fumée de Mack. Aux heures où le soleil ne laisse plus de place au ciel, on y voit des rangs de camions, cargos ou citernes, abrutis sous des millions de tonnes de chaleur et, vissés au bar, des pilotes toqués de Jess qui têtent des bocks tièdes en la bouffant des yeux. Après, cris de lapin écorché des démarreurs, en une minute ils peuvent avoir tous disparu. Jess ramasse les boîtes de bière et se berce des standards de la soul en attendant la prochaine marée de ferraille. Avec sa voix noire, vous commencez par être surpris de la découvrir si blonde.

La nuit, après le dernier clin d'œil du dernier chauffeur, c'est une autre musique qui prend Jess. Blackstone. Une Pontiac noire. Tous ses souvenirs empoisonnés. Paroles sans suite que méditent les

chats, trois pelés agrafés sur la lune, en guerre contre les tarentules. Des cauchemars qui la retournent des heures dans son lit et ne s'effacent qu'au matin, dans les Klaxons de la bouzine de Holly le livreur, gros chauve escamoté par la fumée jaune de son mauvais tabac roulé dans un papier épais comme de la peau.

— Ho ! Ho !

Qu'il puisse traverser le désert dans ce genre de bécane n'est pas un petit mystère.

— C'est Holly. Ho ! Ho !

Le temps d'enfiler son jean et de retaper son lit dévasté, Jess descend en tordant un bâillement à la noisette dans son petit poing rose. Elle s'appuie contre une table et esquisse des ciseaux de jambes.

— Comment ça se fait que tu viennes aujourd'hui, Holly ?

De sa tournée, arrosage des relais en éventail au nord de Nogales, le snack est l'étape que Holly préfère.

— J'ai fait un crochet. Y a des camions en rafales, à Nogales, en ce moment. Ça fait un de ces pétards. Je me suis dit : « Holly, si tout ce monde déboule chez Jess, elle va bientôt manquer de tout. »

Elle colle son front à la fenêtre en regardant le colosse mou décharger son fourgon. Bière et sacs de café.

— Ça y est, Jess. T'es parée pour la quinzaine.

— C'est l'eau qui manque le plus, Holly.

Aussitôt il déroule un tuyau raccordé à une pompe entre la cabine et la remorque fourre-tout, grimpe comme il peut sur le toit de la bicoque et plonge le caoutchouc dans la citerne calée dans la charpente. La réserve d'eau alimente la douche de Jess et aussi le bar par des canalisations que Holly a

bricolées avec des matériaux de récupération. Il est aussi l'inventeur d'autres astuces : leviers de vitesse détournés en manettes de bar, comptoir rehaussé d'un pare-chocs de *truck*, conduites en tuyaux d'échappement rafistolés.

Pendant qu'il est sur le toit, en équilibre dans les tremblements d'air, le livreur de babioles domine un monde de rocailles et de petites vies furtives. De ce monde il est le roi, et son sceptre, une clé à molette. À voir sa pose, la tête enrubannée dans la fumée opaque de son joint, vous le prendriez pour pire que fou.

Quand Holly repart, Jess suit des yeux la roulotte à hoquets et se dit qu'il est bien ce qu'elle a connu de plus fort et doux depuis longtemps.

Après, c'est la tribu vrombissante qui radine. Dix, vingt cargos. À les voir eux et à la voir elle, vous vous dites que leur rencontre manifeste quelque chose d'horrible et même d'injuste. Les chiens de prairie s'enfoncent dans leurs trous, pistons de trompette, les tarentules s'enfouissent et les chats efflanqués tressautent dans la friture, mais Jess, boucles au vent, calme, attend la bordée, appuyée sur une pompe à gas-oil, en mordillant la peau de bébé de l'intérieur de son bras.

— Salut princesse. Ce serait pour un sandwich à la moutarde.

*

La cantine soudain pleine à exploser.

— Ses fayots, au vieux Jim, princesse.

Carreaux de chemise et carreaux de nappe identiques, de Jim on ne voit que la tête à bouche ouverte une fois qu'il est devant son assiette.

— Crosby et moi on doit rallier Tombstone avant midi.

Jess sourit sans varier, parfois replace sur son oreille une mèche à chatouilles descendue contre sa bouche.

— C'est pas ta faute, Jess, mais la pisse de coyote de Holly... Y a juste de quoi s'en laver les bottes...

Débarqué d'un car de touristes égaré, vous pourriez redouter le mot ou le geste de trop qui déclencherait une guerre totale à coups de tabourets. Mais ici, tous surveillent chacun. Le premier à se donner des airs d'amateur de blonde paierait son *beef* avec ses dents.

Passée la manœuvre, Jess récolte les dollars pliés en avion sur les tables, regarde les grands traîneaux de poussière au cul des *trucks* et y va de sa chanson noire à presque zéro de volume, en chassant du bout du nez vers le carré de fleurs bleues, sous une enseigne de la Texaco, une tristesse ancienne qui revient toujours.

Vous trouveriez plus d'une raison de vous lasser. Ici, le temps ne file pas comme l'eau. Un temps comme ce pays, sans source. Mais pas pour Jess. Elle, elle s'attend toujours à quelque chose, seule sur la planète jaune, prête à l'envol ou au plongeon. Ses cheveux en mousse, sa voix noire et ses yeux ouverts la nuit. Chaque bruit, chaque fouillis dans les dunes lui cause un sursaut. Une frousse. Et puis elle reconnaît le brave Holly, ou Magg, l'Indienne sans nom à qui on a prêté celui-là, ou une tête de camionneur assoiffé, ou une de ces bestioles farceuses du désert. Alors elle se rassure.

À l'heure du dernier coyote, elle monte s'étendre. Une saloperie comme Blackstone, et la Pontiac revient percer son sommeil. Ici, au mile 88 après Tombstone et une trentaine de miles avant Nogales, vous pouvez passer pleins phares en devinant à peine la bicoque et encore moins qu'une fille au miel s'y démène contre des fantômes sardoniques. Juste apercevoir Magg, l'Indienne sans nom, qui tourne un rôti malingre au-dessus d'un feu de chardons. La dernière de son peuple, assise sur un rocher, elle lance des petits regards durs, au loin, sur les lumières des convois de nuit.

Vous ne pouvez pas dire qu'ici le matin commence à l'est. Le soleil s'allume d'un seul coup comme une lampe géante au plafond. Jess a dormi quand même, malgré elle. Elle vérifie que les objets de dehors sont tous installés à leur place de la veille, rochers, dunes, cactus et fleurs bleues sous l'enseigne qui grince au vent. Elle sourit alors dans ses cheveux emmêlés, assise à enfiler son jean. Après, elle descend en pianotant sur la rampe d'escalier. Elle abaisse la manette de la machine à café pour mettre en marche toute une grosse usine, usine à camions qui passent, à brave Holly qui débarque, à Magg qui déambule dans ses cercles sacrés, à chauffer la terre et à ressusciter les crotales devenus bâtons et brindilles dans la nuit. Elle se plante sous la douche fraîche, se rappelle qu'un café l'attend au bar et sourit à l'idée que la nuit ne recommencera pas de sitôt.

2

Vous prenez le pire traînard, le plus imbibé des mécanos de l'ère chrétienne, moi, et vous le mettez en face de Jess. Alors, finis les plongeons dans la tequila, la tristesse qui pourrit le sang et rend égal qu'on vive ou meure. Moi, un coup d'œil sur Jess, et je sens bon. Je la vois au milieu de cette poubelle à routards, qui me dit « salut » en clignant des doigts derrière le pare-chocs du bar et je suis guéri.

Vous comprenez tout de suite qu'un type comme moi n'a rien de plus pressé que d'user les banquettes d'un snack du désert. C'est que, de mémoire de cactus, on n'a jamais vu de gringo par ici. Pas un costard blanc, pas un père de famille qui vous supplie de raccorder une Durit avant que le sable ait complètement avalé sa bagnole en carafe et son avenir garanti d'agent de change. Que des chauffeurs de grand large. Et ceux-là m'auraient plutôt fait bouffer de l'acier que me laisser patauger dans leur moulin. Un type comme moi dans un coin pareil ne sert à rien. Qu'à fixer Jess dans ses viseurs, se noyer dans sa voix noire et attendre la nuit.

*